

<http://divergences.be/spip.php?article3012>

Revue libertaire internationale en ligne  
**Divergences**  
Nous sommes définis par les lignes que nous décidons de traverser ou d'accepter comme frontières

# Bouteldja, ses « sœurs » et nous •

- Archives - Archives Générales 2006 - 2022 - Islamophobie, racialisme, antisémitisme etc - Les Blancs, les Juifs et nous -



Date de mise en ligne : mardi 22 novembre 2016

---

Copyright © Divergences Revue libertaire en ligne - Tous droits réservés

---

Publié le 20 juin 2016 sur Mediapart / [Le blog de Mélusine](#)

Les réactions enthousiastes comme critiques suscitées par le dernier livre d'Houria Bouteldja ont largement ignoré les pages que l'auteure consacre aux "femmes indigènes" et à la place qui devrait être la leur dans la lutte antiraciste. Ce texte souhaiterait combler cette lacune, en refusant l'injonction à l'allégeance communautaire et en proposant un antiracisme résolument féministe.

- Les Blancs, les Juifs et nous a donné à chacun l'occasion de pousser des hauts cris, et c'était l'objectif de son auteure : creuser le fossé entre, d'un côté, la gauche universaliste traditionnelle et l'antiracisme institutionnel et, de l'autre, les mouvements antiracistes autonomes et leurs alliés proclamés. Bouteldja sait qu'elle cristallise le débat et anticipe les attaques outrées, racistes et stupides dont elle fait effectivement l'objet. Elle sait qu'il sera difficile de parler de son livre sans la condamner définitivement ou la défendre farouchement. Elle compte sur le pragmatisme des militants antiracistes, qu'ils aient ou non de la sympathie pour elle et son mouvement, qui ne pourront accepter qu'on l'attaque pour « racialisme » et « racisme anti-blanc » et qui se rangeront de son côté, quitte à fermer les yeux sur les détails de son propos – l'étiquette décoloniale se suffisant à elle-même.

Certains ont tenté l'exercice périlleux de prendre au sérieux son analyse politique pour en faire la critique. La plupart ont résolument ignoré le chapitre que Bouteldja consacre aux « femmes indigènes » – se disant, sans doute, qu'elle était mieux placée qu'eux pour en parler. D'autres encore, qui se revendiquent féministes, se sont contentés de nier le caractère sexiste de son texte, au prétexte qu'il s'agissait d'une spécificité de la lutte décoloniale. C'est en lisant la tribune de soutien qu'a publiée l'auteure et comédienne Océanrosemarie dans Libération le 30 mai dernier que je me suis décidée à écrire ce texte. Parce qu'il n'est question ni de taire la charge antiféministe à laquelle se livre Bouteldja dans Les Blancs, les Juifs et nous, ni de laisser cette critique aux réactionnaires de droite ou de gauche, qui ne se découvrent des velléités antisexistes que lorsque l'accusation porte sur des racisés.

Il faut goûter l'ironie de la mystification à laquelle se livre Bouteldja dans « Nous, les femmes indigènes ». Nous la connaissons bien, c'est celle que la gauche communiste et traditionnelle a si longtemps opposée aux féministes : la lutte contre le patriarcat n'étant qu'une diversion produite et encouragée par le capital pour diviser les forces de la classe ouvrière, les travailleuses doivent rentrer dans le rang et refuser de donner prise au véritable ennemi. Décorant cette arnaque éculée des apprêts du combat décolonial, c'est la même capitulation à laquelle Bouteldja exhorte les femmes racisées au nom de ce qu'elle appelle l'amour révolutionnaire. Elle ne nie pas l'existence de la domination masculine et la minorité à laquelle sont réduites les femmes, en particulier racisées. Elle les reconnaît – et les déplore, mais demande à ses « sœurs » un pragmatisme résigné face au « patriarcat indigène » : si les hommes racisés sont « machos », écrit-elle, c'est en réaction à la violence de l'hégémonie blanche qui veut les mettre à genoux en niant leur virilité. Ils sont d'autant plus violents avec « leurs » femmes que leur dignité d'homme – leur moustache, Bouteldja ne risque pas une image plus osée – est insultée.

Il est étonnant de retrouver sous la plume décoloniale de Bouteldja un tableau semblable à celui peint ailleurs par Daoud et aussi péremptoire qu'un sondage du Point : les hommes racisés sont, en France, plus machos que les blancs, et d'un machisme spécifique, d'un machisme arabe, noir, musulman. Ce n'est pas seulement les expressions de leur masculinité agressive qui diffèrent, c'est sa nature même : certains l'expliquent par la biologie, d'autres par la culture ; pour Bouteldja c'est parce que ce « patriarcat indigène » est la réaction violente des hommes racisés contre le système raciste. Ce n'est certainement pas un caractère structurel de la société dans laquelle ils vivent et de celles dont certains sont issus. Il nous faut refuser à la fois la simplicité de l'analyse et la conclusion politique révoltante à laquelle elle conduit : puisque ces formes patriarcales « indigènes » sont des réactions de défense et de résistance contre le racisme, les femmes racisées, même si elles en sont les premières victimes, doivent se montrer

compréhensives et indulgentes. « Il faudra deviner dans la virilité testostéronée du mâle indigène, la part qui résiste à la domination blanche » écrit Bouteldja. Autrement dit : distinguer, accepter et préserver la part de cette violence masculine qui résisterait au pouvoir blanc – malgré ses victimes collatérales éventuelles, « parce que c'est moins la réalité de la domination masculine qui pose problème que sa déshumanisation ». Celles qui subissent quotidiennement cette réalité apprécieront : il n'est pas certain que la gifle ait une saveur différente selon qu'elle soit blanche ou authentiquement indigène.

En ce qui me concerne, je ne peux pas absoudre « nos hommes », moi qui ne suis la femme de personne et qui réclame mon individualité contre les efforts d'une idéologie raciste qui s'échine à la nier, me renvoyant à mon sang et à ma communauté, à ma race et à mon foyer. Je ne suis pas sourde à l'appel du sang : il ne résonne pas. Il ne peut pas résonner puisque nous avons dissipé le mensonge de la race – la vieille race, biologique, génétique, héréditaire – et l'avons dénudée pour qu'elle se révèle telle qu'elle s'impose à nous : comme une structure sociale, comme des catégories construites dans lesquelles nous sommes assignés de force, comme une marque qui détermine nos positions sociales et nos ressources matérielles, nos interactions et nos vies quotidiennes. La race n'est pas, elle s'exerce, elle s'impose, elle violente. Comment des catégories raciales dans lesquelles nous sommes confinés pourraient-elles devenir des refuges familiers et confortables quand elles sont des trous, des pièges, barbelés par l'hégémonie blanche et creusés pour l'esclavage et la colonisation ?

Bouteldja prétend utiliser la catégorie « indigène » comme une production socio-historique et refuser tout déterminisme biologique. Elle l'affirme prudemment en préambule de son livre, mais ne s'y tient pas. Contrairement à ce qu'elle croit, ce n'est ni le sang ni l'identité, ni la culture qui rassemble les racisés, c'est une condition partagée : une condition matérielle, car les processus de racialisation qui nous constituent en groupe n'ont que faire de nos individualités. Ils nous homogénéisent, nous prêtent des comportements, des pratiques, des caractéristiques semblables, atemporelles et naturelles. Ils font advenir la race comme réalité sociale, justifiée par un fantasme essentialisant, qui explique par la nature la distribution hiérarchique des positions. Ce qui nous rassemble, ce ne sont pas des racines authentiques à reconquérir, mais une communauté d'expériences de la domination raciste, quelles que soient les formes qu'elle prend selon notre appartenance de genre ou de classe. Pourtant, lorsque Bouteldja fait l'éloge de l'authenticité de la masculinité des hommes « de chez nous », ce « naturel » qui résiste à l'injonction blanche que serait l'égalité entre les sexes, elle participe avec enthousiasme à l'essentialisation raciste qu'elle devrait combattre. En opposant « la redoutable et insolente virilité islamique » à la « conversion » des racisés homosexuels qui renieraient leur masculinité et collaboreraient de fait au projet blanc, que fait-elle sinon faire sienne la croyance en une nature arabe, une nature noire, qui distingueraient nécessairement les hommes racisés des blancs ? Bouteldja écrit : « J'en viens à préférer les bons gros machos qui s'assument. Je vous le dis mes sœurs, il faut trancher dans le vif. Quand les hommes de chez nous se réforment sur injonction des Blancs, ce n'est pas bon pour nous. Parce qu'en fait, ils ne se réforment pas. Ils font semblant. » Il n'y a aucune marge de manœuvre possible pour les hommes racisés face à leur masculinité : qu'ils s'écartent du modèle d'une virilité exacerbée et ils céderaient à l'influence blanche en reniant leur identité profonde. Les hommes racisés n'ont pas le choix, ils sont de nature.

L'analyse de Bouteldja se veut subversive et accepte pourtant les termes de l'idéologie dominante, entendant mener le combat décolonial sur le champ de bataille et avec les armes que ses ennemis ont choisis à sa place. Elle tombe sans résistance dans le piège de la rhétorique du choc des civilisations, opposant au groupe hégémonique blanc un « monde indigène » homogène – et nécessairement fantasmé. De quels « indigènes » nous parle Bouteldja ? De tous : des Iraniens, des musulmans, des immigrés en France, des descendants d'immigrés français, de tous les racisés de la Terre, ou plutôt de tous ceux qu'elle appelle ses frères. Elle accepte l'amalgame dont raffolent les réactionnaires de tout bord en traçant soigneusement la frontière entre eux et « nous » – les racisés, en particulier ceux issus des anciens mondes coloniaux, supposés faire « communauté », notamment à travers une religion partagée. Nous pensions combattre l'essentialisation raciste qui voit dans chaque basané un musulman par le sang, nous voilà à la soigner complaisamment.

Bouteldja ne fait pas autre chose lorsqu'elle particularise un « patriarcat indigène » abstrait qu'elle extrait de toute

réalité sociale, tout entier produit de la colonisation et de la violence raciste et pourtant signe persistant d'une supposée authenticité indigène, dernier rempart face à la virile domination blanche. Pour les femmes racisées, le féminisme est un « chocolat », écrit Bouteldja : « Nous reprocher de ne pas être féministes, c'est comme reprocher à un pauvre de ne pas manger de caviar. » C'est un luxe de blanches, le caprice de celles qui ont assez de ressources et de confort pour se le permettre. Comme si refuser les coups, les insultes et le viol n'était pas une nécessité vitale, comme si revendiquer la liberté de disposer de son corps, de son argent et de son temps n'était qu'une revendication extravagante – un « vice de la bourgeoisie » disait en son temps Jeannette Vermeersch. Comme si les femmes racisées en France vivaient enfermées dans leur foyer et ne faisaient pas l'expérience quotidienne d'une domination masculine protéiforme : dans la famille, bien sûr, mais aussi au travail, dans la rue et à l'école. « La critique radicale du patriarcat indigène est un luxe. Si un féminisme assumé devait voir le jour, il [...] passera obligatoirement par une allégeance communautaire. Du moins aussi longtemps que le racisme existera. » Voilà ce qu'écrit Bouteldja, qui m'appelle sa sœur et me demande de capituler, de rendre mon corps et mon individualité à mon clan au nom de la raison supérieure de la lutte contre le racisme. Je refuse que mon corps ne soit qu'un bien, gardé jalousement par « les miens » contre la convoitise de la virilité blanche. Je revendique mon corps face aux hommes et face aux blancs : ni repos du guerrier indigène, ni trophée de chasse exotique. Je revendique mon individualité contre l'assignation raciale et l'injonction à l'appartenance. « Nous n'avons pas le devoir d'être ceci, ou cela » écrivait Fanon : lutter contre le système raciste, c'est simultanément reconnaître sa condition de racisé et refuser de s'y laisser enfermer.

Bouteldja appelle ses sœurs à la reddition en leur proposant une alternative mensongère : négocier des compromis avec le patriarcat indigène plutôt que se laisser aller à des compromissions avec le patriarcat blanc séducteur et menteur. « Je partage les rênes de ma vie avec [ma mère], et avec toute ma tribu. De toutes façons, si je les leur avais retirées, je les aurais données aux Blancs. Plutôt crever. » Consciente de l'étau dans lequel les femmes racisées sont piégées, « entre le patriarcat blanc et dominant et le "nôtre", indigène et dominé », elle nous demande de choisir entre la loyauté à la communauté et la trahison individualiste. Ce dilemme est une arnaque et Bouteldja entretient l'idée qu'antiracisme et féminisme sont incompatibles, au nom de différences de nature entre les cultures – idée qu'elle partage d'ailleurs avec les mouvements féministes réactionnaires. Les femmes racisées n'ont pas à accepter d'être le champ de bataille, la chair à canon de la lutte que se livreraient au sommet deux patriarcats exaltés. Elles n'ont pas à chercher leur salut dans la virilité retrouvée des hommes, ni à abriter leur dignité sous « la moustache » de leur père. L'amour révolutionnaire que propose Bouteldja est une arnaque, et cette arnaque n'est même pas audacieuse ou originale, c'est le rappel à l'ordre ordinaire des femmes : tu ne t'appartiens pas, tu es à nous – à nous les hommes, à nous la famille, à nous le peuple, à nous la nation. Le rappel à l'ordre ordinaire des femmes qui vont tête rase, celles qui conservent la dignité du clan entre leurs cuisses, qui en sont responsables et coupables. Des femmes réduites à l'éternel soupçon de supplétives de la chair, dans laquelle l'ennemi plante le drapeau de la conquête. Bouteldja réclame aux femmes racisées la patience et le sacrifice : aidez vos hommes et Dieu vous aidera. Elle essaie de nous vendre le troc millénaire : « Les hommes doivent apprendre à nous respecter et comprendre notre sacrifice comme nous comprenons la nécessité de les protéger. » Susciter le respect par l'abnégation et l'endurance silencieuse, voilà la seule récompense à laquelle peut prétendre la femme loyale à son sang. Comment céder à cette arnaque qui va si nue, si claire, si franche ? Les femmes racisées ont si peu appris à exiger, si peu appris à dire Je, à dire non, à aller seules. Au lieu de nous y encourager, Bouteldja nous prévient que le jeu n'en vaut pas la chandelle et agite la menace de l'opprobre : il est dangereux de céder aux sirènes blanches de la liberté, la sécurité est auprès des vôtres – dans un monde indigène fantasmé de racines déterrées et bouturées d'une iconographie orientaliste et raciste. Elle, qui semble croire que la seule chose susceptible d'attirer les femmes racisées hors d'une communauté prétendument close est la séduction de l'homme blanc, nous adjure de nous en garder. Car, celle qui s'y risquerait, « quoi qu'il arrive, [subira] l'opprobre. Alors pourquoi prendre ce risque ? ». Hors de la bénédiction collective, point de salut pour la femme racisée.

Bouteldja voudrait nous détourner des chimères féministes, ces mantras qui n'ont pas été conçus pour que nos bouches les prononcent : « Mon corps ne m'appartient pas. Aucun magistère moral ne me fera endosser un mot d'ordre conçu par et pour des féministes blanches. » Elle devrait au contraire nous proposer de nous en saisir, de les faire nôtres sans permission. Une femme racisée qui revendique son corps, c'est le butin de guerre de nos grand-mères esclaves ou colonisées qui fructifie. « Pour moi, le féminisme fait effectivement partie des phénomènes

européens exportés. » Il n'y a pas de Raison blanche affirmait Fanon, il n'y a pas non plus de liberté blanche : je ne demanderai de permission ni à l'histoire ni à ma race pour me saisir comme je l'entends des outils susceptibles de me faire libre. J'ai grandi dans la société française, comme de nombreuses femmes racisées en France. Sauf à considérer que je lui reste nécessairement et naturellement étrangère, je décide d'autorité de disposer de toutes les idées qui s'y sont développées.

« Lisez Bouteldja ! » s'exclame Océanrosemarie, n'ayez pas peur ! Voilà ce qu'est Les Blancs, les Juifs et nous : l'occasion pour la gauche progressiste qui se proclame alliée des mouvements antiracistes de s'offrir à bas prix quelques frissons de subversion. Bouteldja écrit ce qu'il leur ferait horreur de penser, mais ils l'applaudissent parce que la raison de la lutte décoloniale l'exige. Ils pardonnent à la dominée les énormités qu'elle profère et qu'ils combattent habituellement, au nom de l'authenticité de sa colère indigène. Ce faisant, ils ne lui font pas une fleur, ils lui refusent une véritable voix politique, ils ne la reconnaissent pas comme une interlocutrice légitime ; ils l'observent en curiosité, refusant de faire fonctionner leur appareil critique habituel. En prétendant reconnaître la pluralité des féminismes, ils font de la parole de Bouteldja une voix d'exception : le cri blessé de l'indigène, qui a le mérite de nous dessiller les yeux, de nous bousculer, de nous faire violence. Je ne pense pas que Bouteldja ait besoin de ces passe-droits bienveillants, je pense qu'aucune de nous n'en a besoin. Je crois que ce dont nous avons besoin, c'est que le lieu du débat se déplace : que nous cessions d'attendre l'adoubement de telle ou telle frange de la gauche radicale et progressiste, dont la bonne volonté est parfois si étouffante, pour enfin ouvrir le débat entre nous, les femmes racisées. Pour chercher ensemble une troisième voie, entre l'arnaque de l'allégeance communautaire et l'illusion des chevaliers blancs universalistes. La sororité ne se décrète pas au nom du sang, elle se construit politiquement.